

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



De l'éclatement de la réalité au fantastique

Évelyne Foëx, *Voyages sans retour... parfois*, Moncton, Acadie, 1994, 146 p., 15,95 \$.

Isabelle Maes, *Lettres d'une Ophélie*, Montréal, Tryptique, 1994, 72 p., 12,95 \$.

Dominique Robert, *Jours sans peur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 132 p., 14,95 \$.

Claudine Potvin

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, C. (1995). Review of [De l'éclatement de la réalité au fantastique / Évelyne Foëx, *Voyages sans retour... parfois*, Moncton, Acadie, 1994, 146 p., 15,95 \$. / Isabelle Maes, *Lettres d'une Ophélie*, Montréal, Tryptique, 1994, 72 p., 12,95 \$. / Dominique Robert, *Jours sans peur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 132 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 32–33.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

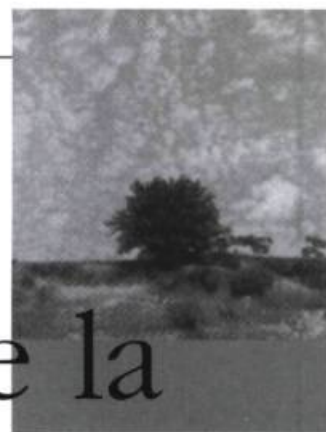
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Évelyne Foëx, *Voyages sans retour... parfois*, Moncton, Acadie, 1994, 146 p., 15,95 \$.
Isabelle Maes, *Lettres d'une Ophélie*, Montréal, Tryptique, 1994, 72 p., 12,95 \$.
Dominique Robert, *Jours sans peur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 132 p., 14,95 \$.



De l'éclatement de la réalité au fantastique

Quand l'écriture se donne comme une «rêverie de promeneuses solitaires» cheminant entre le réel et le merveilleux.

NOUVELLE
Claudine Potvin

ENTRE LES VOYAGES D'ÉVELYNE FOËX, les déplacements d'une Ophélie et les explorations de la réalité quotidienne de Dominique Robert, il y a toute une conception de l'écriture et de la littérature. Dans les deux derniers cas, les échappées poétiques imprègnent et modifient le récit quoique de manière fort différente, centrées sur le dramatique et une certaine réécriture du romantisme chez Maes, sur le jeu et la parodie chez Robert. Du côté de Foëx, tout passe par le merveilleux, évacuant de la sorte le référent absolu.

Tous ces ailleurs dont on ne revient guère

Évelyne Foëx nous offre, dans *Voyages sans retour... parfois*, dix-sept nouvelles élaborées sur le mode fantastique et construites autour du motif du voyage initiatique vers la mort. Les sous-titres des deux parties du recueil, «Destinations incertaines» et «Extrêmes frontières», mettent nettement l'accent sur de multiples traversées obligatoires vers l'au-delà ou les retours inattendus au moment où l'étrange pénètre l'existence et la transforme. Le déplacement ainsi opéré par l'insertion dans le réel de l'inespéré et de l'énigmatique mène les personnages à explorer les temps de la vie, de la naissance à la vieillesse, à repenser leur espace et à interroger le destin.

Ces récits suscitent l'intérêt autant par la richesse des tableaux, la variété et la profondeur des thèmes que par l'écriture travaillée, le vocabulaire ample et fourni, le don de la formule descriptive. En effet, l'auteure sait créer et maintenir la tension narrative, soutenant de la sorte la curiosité du lecteur, règle fondamentale du genre. La mort et la vie tout comme l'enfance et la vieillesse y entretiennent un dialogue continu, du nouveau-né qui vivra sa naissance comme une blessure («Un nouveau-né») à la femme qui retourne à la mer ou à l'origine («L'argile»), de la fillette naïve et cruelle soulevant le masque de la mort face à son arrière-grand-père («Après-midi d'octobre dans un jardin exquis») à la maison de/du rêve qui contient en germe le tombeau de la protagoniste («La porte au fond du couloir») : réincarnations, rêves, départs, voyages intérieurs, retours à la jeunesse, suicides ritualisés, noyades, maladies, autant de renvois au fait que la

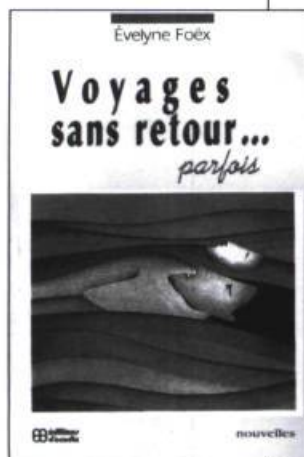
beauté, la jeunesse, l'art ont un prix, la mort, ici démythifiée plus que finale et tragique.

Toutefois, le livre agace un peu par la manie qu'a l'auteure d'interpréter les événements pour le lecteur. Ainsi en est-il d'un certain abus de questions (rhétoriques ?) nous invitant à comprendre les pensées du personnage ou à orienter le récit, comme dans «Voyage au fond d'un puits». De même, l'auteure se fait souvent trop explicite, étendant inutilement les descriptions. En dernier lieu, le ton s'avère parfois trop détaché d'un possible vécu, comme si l'histoire ne concernait personne, déniait le plausible, instaurant l'imaginaire au cœur de l'artifice, ce que le genre semblerait faussement autoriser : d'une part, un symbolisme facile et transparent mine le plaisir de la lecture ; de l'autre, l'artificialité du rêve dans «La forêt qui pleut» ou le ton déclamatoire, presque informatif, du vieil homme dans «Après-midi d'octobre...» diminuent l'efficacité de la nouvelle. Bref, le fantastique doit-il nécessairement nier un certain rapport au quotidien axé sur des formes de réalité ?

L'appel d'Ophélie

Ophélie perd la raison et se jeta dans la rivière. Depuis, son souvenir habite l'imagination des jeunes femmes hantées par le mal de vivre. Isabelle Maes met en scène dans son recueil les visages douloureux d'une Ophélie parmi d'autres, mais qui les contient toutes. L'auteure s'est vu attribuer le prix Gaston-Gouin pour ce petit livre, sans doute pour l'élégance de la prose. Autant de nouvelles que dans la collection précédente, mais beaucoup plus brèves. Les mini-récits de «Lettres d'une Ophélie» (la majorité d'entre eux faisant entre deux et trois pages) constituent plutôt des vignettes, portraits ou scènes à peine ébauchées. Maes a recours à un certain nombre de clichés qu'elle exploite habilement.

Le récit entier donne dans la suggestion et le sous-entendu, et c'est ce qui lui confère un certain charme. C'est en remplaçant ces minuscules morceaux l'un à la suite de l'autre que s'élabore le discours de la



Éveline
Foëx

peine, du regret et de la tristesse à travers le drame d'une fillette vendue par son père, d'une petite reine qui a perdu sa forêt, des adolescents devenus objets de mépris, de la tromperie et de la guerre. Ici, l'extrême réduction d'un genre bref en soi conditionne l'histoire au point de l'abolir ou de la condenser à l'élémentaire, sorte de point de départ de la fiction ; l'écriture s'y donne donc dans ce jeu de séduction/réduction (inscrit dans le regard de «Ishma», petite fille s'amusant à confondre un vieillard fasciné par sa jeunesse) et d'effacement. L'atmosphère naturaliste et romantique, et en partie sa transgression, accuse ce jeu d'ombre et de lumière, de réalité et de fiction : les parcs, les châteaux, la subversion de Rousseau dans «Rêveries d'un minable solitaire», le discours amoureux, le référent germanique, Wolfgang ou la vieille dame indigne, la folie, l'invasion du sauvage et de l'indompté/indomptable dans le réel (voir dans «L'innocence pourchassée» le coyote traqué par les humains, «La dame fanée» vue comme un «satyre déguisé en ange», une «meurtrière terrible», ou encore «La dame aux fauves» qui assouvit son désir de vengeance dans la peau d'une panthère et «La comtesse rouge», Minotaure saignant ses victimes tel Barbe-Bleue). Or, la seule lettre du recueil qui suit une entrée de journal de l'amant en fuite nous parvient comme une confession ultime, celle du désir de rejoindre Ophélie à la suite de l'amour perdu de Wolfgang. Ces histoires tiennent du conte (contes de fées, contes fantasmagoriques, contes pour grands enfants qui ne veulent pas dormir), d'où parfois l'impression d'un avant, d'une mélancolie, d'une nostalgie même, qui ne renvoient

toujours qu'à une douce ironie du sort.

Jours sans peur et sans reproche

En quatrième de couverture, l'éditeur annonce que

Les dix nouvelles de Jours sans peur sont d'abord des jeux, des illusions. Chacune constitue un assemblage imprévu d'éléments narratifs et poétiques, que le lecteur pourrait parcourir, semblable à un visiteur de musée.

Le jeu de l'écriture est évident dans le recueil de Dominique Robert : la poésie y circule à tous les niveaux, le lyrisme envahit la prose, le texte se voit constamment récupéré par la citation qui tend à devenir récit elle-même, déplacement du sens, jeu de mots, refus d'une logique narrative prévisible. En dernier lieu, l'intertextualité cinématographique qui traverse le livre au complet fait constamment dévier la lecture. Par ailleurs, l'allusion au musée n'est pas fortuite, non pas que le «musée» ou l'objet d'art y soit inscrit dans le récit comme tel, mais parce que, en mettant l'accent sur le langage, le fait anodin, le détail, l'accident, la quotidienneté des choses, Dominique Robert place le lecteur dans une position de fouineur ou de flâneur et d'observateur. On lit ces écrits comme on se promène dans une galerie, examinant tantôt attentivement un tableau, s'attardant à un cadre, une couleur, une forme, ou bien jetant un coup d'œil nonchalant à une scène qui nous laisse indifférent. Dominique Robert possède cet art du détail qu'il faut entendre ici non pas dans sa connotation d'élément insignifiant ou sans importance, mais au contraire dans sa dimension d'image qui signifie le tout et renvoie à la totalité de la composition, mais dans sa fragmentation.

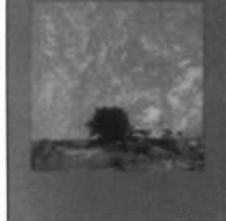
Il est rare que des écrivains divisent la nouvelle en plusieurs parties. Robert le fait, allant jusqu'à découper le récit, même court, en cinq

fragments sous-titrés. L'effet d'éclatement ainsi créé tend à projeter le récit ailleurs, dans un autre temps et lieu, en dehors de toute continuité ou explication possible. Le détail, ce sera à la fois l'espace urbain (le café, l'hôtel, l'auto, la place, la carte, Beauharnois, etc.) et l'objet/image comme cette «main de femme, simplement accrochée à une balustrade pour maintenir le corps en équilibre» («Jours sans peur», p. 113-114) ou encore ces «contours gras et spiralés de la matière écoulée [qui] lui rappelaient des replis de bedons ou de fesses» («C'est là que j'ai mal», p. 83). L'écriture de Dominique Robert se donne au ras de la matière, tout près du réel, rappelant sans cesse la fatalité des gestes et la difficulté de vivre les événements jugés anodins, montrant à quel point la puissance du cadre, géographique ou autre, marque l'échange entre la mort et le plaisir. Le dialogue que ces récits instaurent débouche sur la présence simultanée et nécessaire de voix discordantes. L'auteure écrit dans la nouvelle qui donne son titre au recueil

La quotidienneté des choses de la maison, leur quiétude dans la disposition, leur air de tableau où s'accordent enfin l'ombre et la lumière par-delà le chaos me donnent une envie de rire si abondante qu'ils me forcent aussi à pleurer. (p. 115)

C'est aussi la magie de ce très beau livre qui recrée pour nous l'illusion de jours sans peur et sans reproche.

DOMINIQUE ROBERT
JOURS SANS PEUR
LES HERBES ROUGES / NOUVELLES

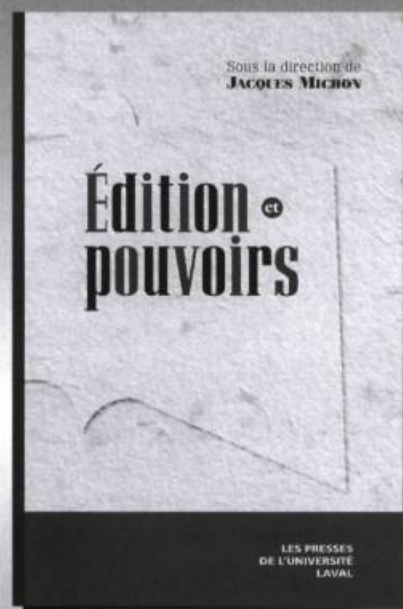


Isabelle
Maes



Dominique
Robert

PUBLICATION RÉCENTE



Édition et pouvoirs

sous la direction
de Jacques Michon

L'histoire économique et sociale du livre, l'évolution des supports de l'écrit, les transformations des moyens de production et de diffusion, les mécanismes de contrôle de l'imprimé mis en place par l'Église et l'État, la censure, la création de réseaux clandestins, la contre-façon, la piraterie littéraire sont les sujets abordés par les auteurs de cet ouvrage.

330 pages,
2-7637-7387-7, 40\$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

ÉDITEUR

En vente chez votre libraire
DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0
Tél.: (418) 831-7474 Interurbain: 1 (800) 859-7474
Télé.: (418) 831-4021